

BULLETIN DES ARMÉES DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

B.D.I.C.

La « Sozial-Demokratie » démasquée.

On a vu que le Reichstag a voté un nouveau crédit de 5 milliards, à l'unanimité, moins une voix, celle de Karl Liebknecht, député socialiste.

A ce propos, plusieurs journaux français ont cru devoir dire que, lors du vote des premiers crédits pour la guerre, au mois d'août dernier, une quinzaine de socialistes allemands avaient voté contre ces crédits.

C'est une légende.

Hypocritement, les socialistes allemands spandent cette légende par des journaux de pays neutres, afin de faire croire que toute *Sozial-Demokratie* ne s'est pas déshonoré, n'a pas été tout entière complice des mensonges et des crimes du militarisme russe.

C'est un journal suisse allemand, le *Volksrecht*, de Zurich, qui s'est fait le principal propagateur de la légende favorable à la *Sozial-Demokratie*.

Voici la vérité vraie :

Dans une réunion préparatoire, non publique, toute intime, les députés socialistes demandaient s'entretinrent, entre eux, de l'attitude qu'ils allaient avoir à prendre. Un très petit nombre d'entre eux parla de s'abstenir dans l'affaire des crédits de guerre et de voter contre. Une très forte majorité prononça contre cette idée, et, à la séance du Reichstag, tous les socialistes sans exception votèrent pour les crédits de guerre, c'est-à-dire pour la guerre.

Cette velléité d'indépendance et de vérité de des socialistes allemands eurent dans l'heure, loin de les innocenter, aggravé leur cas. Après s'être dits, entre amis, hostiles à la guerre, ils se sont dits, publiquement, favorables à la guerre. Ils ont été, non trompés, mais trompeurs.

Le masque de ces Tartuffes est tombé. Il y a plus en France un seul Français qui soit dupe de ces gaillards-là. C'est avec joie que, dans un des derniers numéros d'un des plus ardents organes de la démocratie ouvrière, la *Bataille syndicaliste*, j'ai lu un article documenté où est dénoncé avec indignation ce que ce journal appelle justement la banqueroute frauduleuse de la *Sozial-Demokratie*.

Il publie — le premier, je crois — une traduction de la résolution votée en septembre 1912, au congrès des socialistes allemands à Chemnitz, quelques jours avant l'éclatant la guerre des Balkans.

La bourgeoisie y était dénoncée, flétrie, comme « tombée complètement sous la domination de l'impérialisme, et accordant sans résistance toutes les dépenses réclamées pour l'armée et la marine », et les social-démocrates s'y déclaraient indomptablement résolus à « combattre l'impérialisme et ses violences jusqu'à sa défaite complète ».

Antant dit cela solennellement et pensant cela solennellement, les social-démocrates ont coiffé le casque à pointe et, crachant sur le droit des gens, crachant sur leurs propres idées, ils se sont rués, soldats du kaiser, à l'égorgement des Belges, ils ont massacré, en France comme en Belgique, une population inoffensive, ils ont joyeusement pris leur ample part de l'orgie sanglante et barbare.

Au jour où le droit vaincra, ces chefs de la *Sozial-Demokratie* auront beau ergoter, se débattre, inventer des sophismes pour se disculper. Ils sont, ils resteront les serviteurs du kaiser et les complices de ses crimes.

A. AULARD,
professeur à la Sorbonne.

LES AUTRICHIENS BATTUS par les Serbes.

La vaillante armée serbe vient de se couvrir de gloire. Attaquée par des forces supérieures en nombre, elle a dû se replier d'abord tout en combattant, pour conserver sa liberté de manœuvres. Puis elle a repris vigoureusement l'offensive et dans un élan irrésistible elle a culbuté l'armée autrichienne, qui, après cinq jours de combat, a été mise en déroute.

Voici le communiqué officiel de l'état-major serbe :

L'offensive foudroyante de l'armée serbe a réussi pleinement sur tout le front. Partout, l'ennemi se retire dans le plus grand désordre, laissant entre nos mains un très grand nombre de prisonniers, des bouches à feu et du matériel de guerre.

On annonce que, sur une partie du front, nous avons fait deux mille prisonniers, enlevant la musique et le drapeau du 22^e régiment.

En se retirant précipitamment devant les troupes serbes qui ont, le 6 décembre, défait leur centre et leur aile droite, les Autrichiens ont abandonné sur le terrain, entre autre butin, neuf obusiers, neuf mitrailleuses, et une grande quantité de fusils.

Les troupes serbes, lancées à la poursuite de l'ennemi, le talonnent avec une telle vigueur que les Autrichiens n'ont pu jusqu'ici s'arrêter sur aucune position, et fuient en se débarrassant de tout ce qui est susceptible de gêner la rapidité de leur retraite.

L'ennemi, qui a subi des pertes terribles, et a notamment souffert cruellement du feu des batteries à tir rapide serbes, est profondément démoralisé.

Sur presque tous les points, le recul des Autrichiens a été si précipité qu'ils ont été obligés d'abandonner leurs morts et blessés.

Plusieurs milliers de prisonniers autrichiens sont arrivés à Nisch.

L'enthousiasme et l'ardeur des troupes serbes sont admirables.

Le butin de ces derniers jours se décompose ainsi : 95 officiers et 16,000 prisonniers; 28 canons de campagne, 11 canons de montagne, 9 obusiers, 36 mitrailleuses, plus de 10,000 fusils, énormes quantités de munitions, la caisse d'un régiment, des trains sanitaires, des chevaux et de nombreux bœufs.

Victoire navale anglaise.

Quatre croiseurs allemands détruits.
Deux charbonniers capturés.

La marine anglaise vient de prendre une éclatante revanche des pertes qu'elle avait subies depuis le début des hostilités. Une escadre commandée par l'amiral Sturdee a réussi à joindre dans les parages du détroit de Magellan, l'escadre allemande du Pacifique et lui a livré un combat décisif.

L'amirauté britannique le résume ainsi :

*A sept heures trente du matin, le 8 décembre, les croiseurs allemands *Sharnhorst*, *Gneisenau*, *Nürnberg*, *Leipzig* et *Dresden* étaient vus près des îles Falkland par une escadre anglaise, sous le commandement du vice-amiral sir Frederick Sturdee. Un combat suivit, au cours duquel le *Sharnhorst*, battant pavillon de l'amiral *Graf von Spee*, le *Gneisenau* et le *Leipzig* ont été coulés.*

*Le *Dresden* et le *Nürnberg* ont fui pendant l'action et sont poursuivis. Deux charbonniers ont été capturés.*

*Le vice-amiral rapporte que les pertes anglaises sont très peu nombreuses. Quelques survivants du *Gneisenau* et du *Leipzig* ont été sauvés.*

Le roi et le premier lord de l'amirauté ont adressé les remerciements de la nation à l'amiral Sturdee, aux officiers et aux hommes de la flotte victorieuse.

*Un nouveau télégramme du vice-amiral Sturdee annonce que le *Nürnberg* a été également coulé le 8 décembre.*

*La poursuite du *Dresden* continue.*

Le combat dura cinq heures, avec des intervalles.

*Le *Sharnhorst* coula au bout de trois heures, le *Gneisenau* deux heures après.*

Les croiseurs légers ennemis dispersés furent poursuivis par nos propres croiseurs. On ne signale la perte d'aucun navire anglais.

Félicitations françaises.

A la suite de la victoire navale remportée par l'escadre anglaise aux îles Falkland, M. Victor Augagneur, ministre de la marine, a adressé à sir Winston Churchill, premier lord de l'amirauté britannique, le télégramme suivant :

« J'adresse à Votre Excellence les félicitations enthousiastes de la marine française pour l'éclatante victoire et la bravoure de la flotte britannique. »

Les pertes allemandes.

L'escadre de l'amiral von Spee s'est présentée au combat avec toutes ses unités, soit deux croiseurs cuirassés et trois petits croiseurs.

Ces cinq bâtiments formaient avec l'*Emden* la station allemande de l'Est asiatique et avaient quitté Tsing-Tao au moment de l'investissement du port par les forces anglo-japonaises. On sait qu'en quittant cette station le *Scharnhorst* et le *Gneisenau* s'étaient rendus devant Tahiti où ils avaient bombardé le port et coulé la petite canonnière française *Zélée*, qui était désarmée.

Celle-ci, aux environs de Reims, a obligé les Allemands à évacuer plusieurs tranchées. Cette s'étais faite sous le feu de notre infanterie. Dans la région de Perthes, l'ennemi, par deux contre-attaques, a essayé de reprendre les tranchées qu'il avait perdues le 8. Il a été repoussé; le terrain conquis par nous est soi-disant organisé.

Dans toute l'Argonne, notre progression s'est continuée. Nous avons enlevé de nouvelles tranchées, repoussé avec un plein succès six contre-attaques, complétées et consolidé le terrain conquis sur l'ennemi.

Sur les Hauts-de-Meuse, combats d'artillerie dans lesquels nous avons gardé, malgré l'activité plus grande des batteries ennemis, un avantage marqué.

Dans le bois Le Prêtre, nous avons pris de nouvelles tranchées. Rien à signaler sur le reste du front jusqu'à la frontière suisse.

10 décembre, 23 heures. — Situation générale sans modification.

Nier, nos aviateurs ont, de nouveau, lancé, avec succès, seize bombes sur la gare et les hangars d'aviation de Fribourg-en-Brisgau. Malgré une vive canonnade, ils sont rentrés sans accident.

11 décembre, 15 heures. — L'ennemi a montré hier quelque activité dans la région d'Ypres. Il a dirigé contre nos lignes plusieurs attaques, dont trois ont été complètement repoussées. Sur un point unique du front, les Allemands ont réussi à atteindre une de nos tranchées de première ligne. De notre côté, nous avons continué à progresser dans la direction des lignes ennemis.

Dans la région de l'Aisne et en Champagne, quelques combats d'artillerie. Notre artillerie lourde a dispersé plusieurs rassemblements ennemis.

En Argonne (bois de la Grurie) et au nord-ouest de Pont-à-Mousson (bois Le Prêtre) nous avons gagné un peu de terrain.

Sur le reste du front, rien à signaler.

8 décembre, 22 heures. — En Belgique, une violente attaque allemande sur Saint-Eloï, au sud d'Ypres, a été repoussée.

La lutte est toujours très vive dans les forêts et à l'est de l'Argonne.

Aucun autre incident notable.

9 décembre, 15 heures. — De la mer à la Lys, dans la journée du 8, combats d'artillerie.

Dans la région d'Arras et plus au Sud, rien à signaler. Toutes les positions gagnées par nous dans les deux dernières journées ont été organisées et consolidées.

Dans la région de l'Aisne, combats d'artillerie où nous avons eu l'avantage.

Dans l'Argonne, l'activité de notre artillerie et de notre infanterie nous a valu des gains appréciables. Plusieurs tranchées allemandes ont été enlevées. Nous avons progressé sur tout le front, sauf sur un point unique où l'ennemi a fait sauter à la mine une de nos tranchées.

Sur les Hauts-de-Meuse, notre artillerie a

nettement maîtrisé l'artillerie ennemie. Dans cette région, de même qu'en Argonne, nous avons progressé sur tout le front et enlevé plusieurs tranchées ennemis. Il en a été de même dans le bois Le Prêtre.

Dans les Vosges, nous avons repoussé plusieurs attaques au nord-ouest de Senones. Dans le reste du secteur des Vosges, l'ennemi n'a pas essayé pendant la journée du 8 d'attaquer sérieusement les positions enlevées par nous la semaine dernière.

9 décembre, 22 heures. — Pas d'autre incident à signaler qu'une avance de nos troupes devant Parvillers et une attaque allemande sur Tracy-le-Val repoussée.

10 décembre, 15 heures. — La journée du 9 a été calme en Belgique, ainsi que dans la région d'Arras où l'ennemi n'a tenté aucun retour offensif.

Plus au sud, dans la région du Quesnoy et d'Andechy, nous avons réalisé des progrès variant de 200 à 600 mètres. Notre gain a été maintenu et consolidé.

Dans la région de l'Aisne et en Champagne, pas de changements. L'artillerie allemande, sur laquelle nous avions pris l'avantage les jours précédents, s'est montrée hier plus active, mais elle a été à nouveau maîtrisée par notre artillerie lourde.

Celle-ci, aux environs de Reims, a obligé les Allemands à évacuer plusieurs tranchées. Cette s'étais faite sous le feu de notre infanterie.

Dans la région de Perthes, l'ennemi, par deux contre-attaques, a essayé de reprendre les tranchées qu'il avait perdues le 8. Il a été repoussé; le terrain conquis par nous est soi-disant organisé.

Dans toute l'Argonne, notre progression s'est continuée. Nous avons enlevé de nouvelles tranchées, repoussé avec un plein succès six contre-attaques, complétées et consolidé le terrain conquis sur l'ennemi.

Sur les Hauts-de-Meuse, combats d'artillerie dans lesquels nous avons gardé, malgré l'activité plus grande des batteries ennemis, un avantage marqué.

Dans le bois Le Prêtre, nous avons pris de nouvelles tranchées. Rien à signaler sur le reste du front jusqu'à la frontière suisse.

10 décembre, 23 heures. — Situation générale sans modification.

Nier, nos aviateurs ont, de nouveau, lancé, avec succès, seize bombes sur la gare et les hangars d'aviation de Fribourg-en-Brisgau. Malgré une vive canonnade, ils sont rentrés sans accident.

11 décembre, 15 heures. — L'ennemi a montré hier quelque activité dans la région d'Ypres. Il a dirigé contre nos lignes plusieurs attaques, dont trois ont été complètement repoussées. Sur un point unique du front, les Allemands ont réussi à atteindre une de nos tranchées de première ligne. De notre côté, nous avons continué à progresser dans la direction des lignes ennemis.

Dans la région de l'Aisne et en Champagne, quelques combats d'artillerie. Notre artillerie lourde a dispersé plusieurs rassemblements ennemis.

En Argonne (bois de la Grurie) et au nord-ouest de Pont-à-Mousson (bois Le Prêtre) nous avons gagné un peu de terrain.

Sur le reste du front, rien à signaler.

8 décembre, 22 heures. — En Belgique, une violente attaque allemande sur Saint-Eloï, au sud d'Ypres, a été repoussée.

La lutte est toujours très vive dans les forêts et à l'est de l'Argonne.

Aucun autre incident notable.

9 décembre, 15 heures. — De la mer à la Lys, dans la journée du 8, combats d'artillerie.

Dans la région d'Arras et plus au Sud, rien à signaler. Toutes les positions gagnées par nous dans les deux dernières journées ont été organisées et consolidées.

Dans la région de l'Aisne, combats d'artillerie où nous avons eu l'avantage.

Dans l'Argonne, l'activité de notre artillerie et de notre infanterie nous a valu des gains appréciables. Plusieurs tranchées allemandes ont été enlevées. Nous avons progressé sur tout le front, sauf sur un point unique où l'ennemi a fait sauter à la mine une de nos tranchées.

Sur les Hauts-de-Meuse, notre artillerie a

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Epopées.

PETIT-LOUIS
(1792)

La meute des tapins marchait à quinze pas de la 1^{re} compagnie, sur la droite : un vieux, trois volontaires qui oubliaient la mesure, et cinq enfants gentils, le menton sur leur tambour, qui battaient une charge terrible et riaient sous leurs bonnets bleus.

C'était déjà la tempête. A cinquante pas du bataillon, deux compagnies de chasseurs tombèrent en flanc sur trois mille cuirassiers ennemis. D'entre les chevaux culbutés, les Autrichiens remis debout tentèrent de reprendre à pied l'offensive. C'est alors que le bataillon de la Meuse accourut. Les tambours changèrent de place et recommandèrent une autre charge.

Soudain : « Gare à toi ! » Des voix crièrent : « Ohé ! Petit-Louis ! » L'enfant leva la tête. Une décharge aplati sept hommes du premier rang. Ce fut un éclair dans un nuage ; puis un cri ! et les galopins cessèrent de battre, sauf un...

— Qu'est-ce que t'as ?

Petit-Louis se tenait dans l'aile. Accroupi sur son genou gauche, la jambe droite cassée, disloquée, pendante, son tambour sanglotait pour lui.

— Une litière ! à l'ambulance !

— Mais les Autrichiens nous ont cernés, dit un homme, et l'ambulance est bousculée derrière eux. Pour aller voir le médecin, faudrait traverser quatre compagnies d'ennemis.

Le capitaine vit son erreur. Il avait parlé machinalement. Il se retourna. L'enfant avait disparu.

Discipliné, malgré son âge, comme un ancien, le petit tambour s'était mis en tête d'exécuter l'ordre de son capitaine. Mais pour

mieux obéir, il venait de monter la mule de la cantine. L'officier le vit apparaître au loin, près des lignes autrichiennes, en plein dans leurs balles. « Fameux, ce marmot ! » A califourchon sur la mule, Petit-Louis s'était retourné vers ses camarades et leur faisait signe avec ses baguettes. C'était si moqueur, si brave, que le bataillon devina : « Le gamin nous appelle ! »

— Allons plutôt le chercher ! hurla le capitaine. Pas accéléré ! Feu en avant !

Mais le pas accéléré commençait, lorsqu'un tambour entreprit la charge. Ce tambour n'était pas dans la batterie, il était en avant, en tête.

Alors les rangs s'enthousiasmèrent et le combat se changea en course. Dans l'écharre des fumées, l'enfant, dressé sur sa mule, semblait un colosse. Vers lui, tout le bataillon s'élança. Sous la foule ardente que ces coups de tambour poussaient en avant, les Autrichiens s'enfuirent. L'enfant descendit alors de son affût et le bataillon de la Meuse écrasa l'ennemi contre la lisière d'un ravin où il déposa les armes.

**

Le piston, qui devait commencer, fit un couac affreux, le général von Strantz prit la suite et le concert cessa : nous l'avions remplacé.

— Politesse pour politesse, déclara notre commandant en chef, nous voilà quittes !

Représ d'un « poilu ». — Le 23 novembre, le soldat E. B..., en transportant, la nuit, des troupes l'entendaient. Le deuxième jeudi, on accourut des tranchées de deuxième ligne. Le troisième jeudi, il y eut dans l'assistance des commandants, des colonels, des généraux. Mais, le quatrième jeudi, notre artillerie s'en mêla et au moment où, sur la petite place de Woë, le chef de musique frappa sur son pupitre, voici que tomba un premier obus, puis un second, puis d'autres encore, fauchant musiciens et officiers, éventrant la limousine, centimes.

Le vin de la victoire. — Le vin de France de sera d'une qualité exceptionnelle. En Autriche, notamment, on assure que depuis de nombreuses années on n'aura pas vu une récolte meilleure. Aussi a-t-on trouvé tout de suite un an pour l'Anjou de 1914 : on l'appelle « le vin de la victoire ! »

— Il va sans dire que les syndicats viticoles de Maine-et-Loire se sont préoccupés d'abord des commandants, des colonels, des généraux. Mais, le quatrième jeudi, notre artillerie s'en mêla et au moment où, sur la petite place de Woë, le chef de musique frappa sur son pupitre, voici que tomba un premier obus, puis un second, puis d'autres encore, fauchant musiciens et officiers, éventrant la limousine, centimes.

Le piston, qui devait commencer, fit un couac affreux, le général von Strantz prit la suite et le concert cessa : nous l'avions remplacé.

— Politesse pour politesse, déclara notre commandant en chef, nous voilà quittes !

Représ d'un « poilu ». — Le 23 novembre, le soldat E. B..., en transportant, la nuit, des troupes l'entendaient. Vers lui, tout le bataillon s'élança. Sous la foule ardente que ces coups de tambour poussaient en avant, les Autrichiens s'enfuirent. L'enfant descendit alors de son affût et le bataillon de la Meuse écrasa l'ennemi contre la lisière d'un ravin où il déposa les armes.

**

Quatre mois après, sur l'ordre du Gouvernement, on amena Petit-Louis à Paris, dans une grande cour froide gardée par des canons et des vieillards. Tout menu, humblet, avec ses bras fins, sa jambe de bois, sa bécaille, il avait l'air d'un insecte. On le posa sur le seuil de la cour. Le gouverneur de l'hôtel commanda :

— Première compagnie ! Deuxième compagnie !

Lorsque tous les hommes furent alignés, le conventionnel prit le gamin par le cou.

— Anciens ! cria-t-il, je vous amène un camarade !

Les rangs tressaillirent.

— Voici un soldat de douze ans qui prend sa retraite !

Des figures s'allongeaient entre le fusils,

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE. — Les dispositions des décrets relatifs à la prorogation et à la suspension des baux des fermiers ou métayers qui ont été mobilisés seront applicables aux baux qui doivent prendre fin ou commencer à courir dans la période du 1^{er} janvier au 30 avril 1915. Les déclarations devront être faites quinze jours au moins avant l'expiration du bail ou la date fixée pour l'entrée en possession. Mais le juge de paix pourra relever le fermier ou métayer de la déchéance encourue

Les villages flottants. — Pour abriter les nombreuses familles venues de Belgique et de

la suspension des baux des fermiers ou métayers qui ont été mobilisés seront applicables aux baux qui doivent prendre fin ou commencer à courir dans la période du 1^{er} janvier au

30 avril 1915. Les déclarations devront être

faîtes quinze jours au moins avant l'expiration du bail ou la date fixée pour l'entrée en possession. Mais le juge de paix pourra relever le fermier ou métayer de la déchéance encourue

les vieux voulaient voir l'enfant. Le conventionnel tira son sabre : « Citoyen gouverneur, le ban ! » Une voix commanda : « Tambours, ouvrez le ban ! » Et le conventionnel clama :

— Soldats des vieilles guerres, je remets entre vos mains et sous votre garde le brave grenadier Petit-Louis, pupille de la patrie, ex-tambour au bataillon de la Meuse. La nation lui doit une victoire. Fermez le ban !

Les tambours grondèrent. Et tout à coup la voix du gouverneur s'éleva, émue, cassée, solennelle :

— Vétérans, pour le défilé !

Les tambours s'avancèrent de quatre pas sur la gauche.

— Compagnies, par le flanc droit ! Il tomba dans la cour un pesant silence.

— En avant, marche !

S'avançait d'abord, en tête, le solitaire gouverneur, soldat de cent quatre ans qui s'était battu en Bavière, à Hirschstädt, et avait jadis commandé sous Villars dans le Palatinat. Derrière lui, à distance de quatre files, arrivait la troupe hauptaine, l'arme à la saignée, au pas : dix vétérans de l'ancien régiment Croate, six du régiment Clermont-Prince qui avaient vu les guerres de Frédéric II, et ceux-là passèrent comme des spectres ; ils n'avaient plus de regard, la ronce de leurs sourcils avait effacé leurs prunelles.

— Du nerf ! dit le représentant ! raidis-toi, Petit-Louis !

— Faut-il que je reste ? demanda l'enfant.

— Immobile ! c'est pour toi, tout ça, répondit le conventionnel.

Petit-Louis ne comprenait pas. Impressionné par les visages, le roulement des caisses et l'habit du gouverneur qui ruisseait de douures, il changea de bras sa bâquille.

— C'est beau... Parmi ceux qui venaient, d'immenses drappons du Roy ouvrirent leurs yeux morts, pour voir le « nouveau ». Ils le flairèrent, sourirent.

Tandis que la première compagnie tournait dans la cour, la deuxième se presenta, composée de gardes-françaises, de soldats de Navarre et Colonel-général, de tous les grands régiments qui avaient fait les campagnes du siècle. Tous, en passant, examinaient Petit-Louis, étonnés de son âge. Cette gloire défila jusqu'aux derniers hommes.

— Vétérans, halte !

Le gouverneur leva son sabre :

— Artilleurs, à vos pièces !

Les canons, à leur tour, saluèrent... aux oreilles de l'enfant épouvanté.

— Tu ne tremblais pas tant à la bataille ! rit le conventionnel en prenant au cou le gamin. De la tenue, petit. La postérité te regarde.

— Enfin, où c'est donc que nous sommes ? répéta l'enfant. Qu'est-ce que c'est que tous ces vieux ?

— Ces vieillards sont maintenant tes frères. Tu vas prendre place au milieu d'eux, tu seras habillé comme eux, on t'honorera comme eux. Te voilà comme eux un ancien.

Les vieux étaient rentrés dans l'hôtel ; la cour était vide. Le représentant et le gouverneur encadraient Petit-Louis comme deux édifices.

— Un vieux... moi ? dit le tambour en souriant.

— Les lauriers n'attendent pas que les fronts soient blancs comme le mien, dit le gouverneur. Ne te plains pas, mon brave ; à dix ans, tu rentres dans l'immortalité.

— Tiens, fiston, ajouta le conventionnel, prends ces cent sous de la République et n'abuse pas de l'eau-de-vie et du tabac ; je reviendrais te voir si tu es sage.

Et Petit-Louis, en boitant, alla manger sa première soupe d'*Invalides*.

GEORGES D'ESPARBÈS.

D'où vient le mot « Boche » ?

On s'est demandé quelle était l'origine du mot « Boche ».

M. Arnold Naville suppose que Boche vient de *Teutobochus*, roi teuton « qui était un géant et sautait par-dessus six chevaux rangés de front », mais M. Charles Rabany fait observer que Teutobochus se prononçait « *bokus* », c'est tout au plus si le nom du roi german aurait pu fournir le mot « bock ».

Entre bock et boche il y a des rapports étroits, sans doute ; ils paraissent insuffisants tout de même pour justifier l'hypothèse de M. Naville.

On a prétendu aussi que ce diable de Boche pouvait bien descendre — par l'étyologie de service ! — de *bursch*, qui signifie brousse ou domestique, ou d'*Alborah*, nom de la bête fantastique sur laquelle Mahomet monta au ciel, ou du vocabule *boch*, qui veut dire vide, ou encore de la corruption des mots allemands *attheutsch* et *deutsch*, etc., etc.

Que n'a-t-on pas imaginé ou proposé !

« Ne peut-on tout simplement admettre, écrit fort justement M. Robert Lestrade, que Boche est un diminutif d'Alboche, forme pejorative du mot « Allemand » ? La langue verbe emploie en effet les désinences en *oche* comme dans *bidoche*, *moche*, *rigolboche*, etc. Alboche est ensuite devenu Boche par une simplification analogue à celle qui a réduit les vocables argotiques *charougnat*, *mastroquet* en *bougnat* et *troquet*.

L'explication donnée par M. Robert Lestrade trouve sa confirmation dans le fait que le mot préjoratif « Alboche » et son diminutif « Boche » ont été fort employés à l'époque de la guerre de 1870. On signale même un professeur d'anglais qui, en 1888, au lycée de Tours, traitait de « têtes d'Alboches » ceux de ses élèves qui se montraient le plus rebelles à son enseignement.

A propos de la Woëvre

(Petite étude de prononciation.)

Voilà un nom qui revient constamment dans les communiqués. Comment doit-on le prononcer ? Woëvre ou Voivre ? Les gens du pays, les seuls qui conviennent d'écouter, vous répondront que Woëvre se prononce Oivre, comme Wallon se prononce Ouallon, et Longwy Lon-ouy. Woëvre est un nom de lieu d'origine celtique, non germanique.

« Essayez, écrit un Lorrain à M. Arduin-Dumazet, essayez de le faire dire par un Boche, il n'y parviendra jamais : le son *oi* n'existe pas pour leur gosier. »

Ce même correspondant indique, à propos du signal de Xon, que, dans les noms lorrains, *x* avait coutume, il n'y a pas longtemps, de se prononcer *ch*. « Nous distons : Chousse et non Xousse ; nous grimpons de Nancy au champ de tir de Lachou et non Laxou, et de là, nous descendions boire une choppe de Machéville (à Maxéville). De même, lorsque j'étudiais à Pont-à-Mousson, nos promenades nous conduisirent plus d'une fois jusqu'au belvédère du signal de Chon, d'où nous contemplions la silhouette bleue de Metz la regrettée, et écoutions tinter la Mute, dont le son nous était un glas... »

« La Mute sonnera bientôt la victoire ! »

Ajoutons, en quittant la Lorraine pour l'Argonne, que Sainte-Menehould, dont il a été question bien souvent aussi, se prononce d'une façon extrêmement simple. *L'h*, *t*, *l*, *d*, tout cela disparaît, et il ne reste plus que Sainte-Menou.

Puisque nous y sommes et que nous faisons les pédants, signalons, en outre, que : Vailly-sur-Aisne doit se prononcer : Vély,

Ostel-Otel, Vregny — Vreugny, Braisne-Braine, l'Aisne, rivière et département — l'Aisne, la Vesle, rivière — la Véle, Laon, chef-lieu — Lan, le Lannois ; Craonne — Cranne, Craonnelle — Cranelle, Guise — Guhise, Montmirail, bourg de la Marne limitrophe de l'Aisne — Montmirail.

Leçon d'Histoire.

Celui qui a étudié l'histoire cherche vainement quelque époque qui soit comparable à celle-ci, il n'en trouve pas dans les époques modernes ; il faut qu'il remonte aux dernières invasions des barbares. Jusqu'ici, c'étaient des armées qui s'affrontaient, à présent ce sont deux peuples — deux peuples qui se sont organisés pour la lutte et qui, depuis un demi-siècle, eurent constamment pour objet, l'un, l'agression et la conquête, l'autre la résistance.

Si, grâce à cette préparation, la France tient bon, il ne convient pas qu'elle laisse mettre en doute, par qui que ce soit, que l'agression vint de l'Allemagne prussienne et que c'est à la continuelle agression, au brigandage érigé en principe de gouvernement que la Prusse a dû, depuis deux siècles, son accroissement, son enrichissement et l'immensité de sa puissance.

DU 10 JANVIER 1701, où les comtes de Zollern, devenus margraves, puis électeurs, ceignirent à Königsberg la couronne royale et commencèrent de jouer un rôle en Europe, tout leur argent, tous leurs sujets, tous leurs soins passeront à former une armée qui fut une pièce mécanique modèle, qui remua, marcha, manœuvra, combattit et mourut avec une régularité automatique, sous une discipline implacable qui n'en fit plus une réunion d'hommes, mais une machine à tuer.

Sans même qu'elle fut commandée par un grand homme, cette armée, en quarante ans, avait, de contributions et de territoires, rapporté bien plus qu'elle n'avait coûté, mais, avec Frédéric II à la tête, elle devint l'instrument de conquête le plus merveilleux qu'on eût forgé ; elle procura la Silésie, le comté de Glatz, la Frise orientale, la Prusse occidentale, une partie de la Grande Pologne.

Telle était sa réputation que, sous les successeurs de Frédéric II, sans même qu'on eût à la mettre en service, elle fut appellée la Prusse à la curée quand on partageait des nations et qu'on supprimait des peuples ; ainsi fut-ce pour la Pologne, ainsi eût-il été pour la France, sans la journée de Valmy. Ce jour-là, les Prussiens comprirent que la tâche serait rude et qu'ils pourraient bien s'y rompre les os : ils lâchèrent leurs alliés et se refrirent du jeu, ce qui les habilita plus tard à recevoir des deux mains, car ils excellèrent à tromper. Vis-à-vis de Napoléon, durant la campagne d'Austerlitz, ils ruserent pareillement et avec le même succès ; mais ensuite, sur l'impulsion d'une femme, une reine, qui dévorait la haine de notre France, ils s'aviseront qu'il était temps de compléter par la gloire cette œuvre de trahisons diplomatiques et de marchés fructueux. Ils tireront du fourreau l'épée de Frédéric : elle était branlante et rouillée. Au premier coup Napoléon la brisa. Il s'en fallut de peu qu'à Tilsit la Prusse ne fut rayée de la carte d'Europe.

Napoléon céda aux instances de l'empereur de Russie, allié du roi de Prusse, mais s'il laissa au royaume un semblant d'existence, il établit à Berlin des surveillants qui ne devaient tolérer aucun acte contre la France ; furent-ils mal informés ou volontairement aveugles, en tout cas ils ne furent point renseignés sur les agissements

de quelques hommes auxquels le roi avait confié le soin de la Revanche et qui, avec une ingéniosité admirable, préparaient dans le silence, avec la complicité du peuple tout entier, l'organisation, non pas d'une armée, mais de la nation armée.

Certes, en 1792, on avait vu la France répondre par la levée en masse à l'agression de la coalition européenne — et ainsi avait-elle vaincu — mais cette levée en masse avait les défauts d'une improvisation ; elle fournit des soldats que lorsqu'ils furent encadrés par les vétérans de l'armée ancienne. Ce que révèlent Stein et Scharnhorst et qu'ils accomplirent, ce fut de militariser par avance la levée en masse, de ne plus avoir sur le territoire prussien que des soldats, constamment prêts à revêtir l'uniforme et à saisir leurs armes ; des soldats marchant, manœuvrant, se battant comme les soldats mécaniques de Frédéric II, mais ajoutant à leur instruction militaire perfectionnée et à l'ancienne passion du pillage, un patriotisme et un loyalisme exaltés : « Avec Dieu, pour le roi et la patrie. » Mis en service contre la France, en 1813, cet instrument de guerre prouva son efficacité dans les campagnes dites de la Délivrance. Démérité, par rapport à la population, l'effectif de son armée assura à la Prusse, dans le démembrement de l'empire napoléonien, une part qu'elle n'eût jamais pu rêver : il la porta au rang des grandes puissances et rien désormais ne se fit sans son avis.

Durant près d'un demi-siècle, les Prussiens perfectionnèrent leur organisation et leur outillage, ils appliquèrent leur culture militarisante aux peuples qui leur étaient échus et qu'ils dressèrent à leur école ; ils préparèrent des associations douanières, leur prépondérance dans le nord de l'Allemagne ; puis, après un *ger* essai de leurs armes contre le Danemark, auquel ils vainirent les plus riches de ses provinces, ils se sentirent en mesure de provoquer à leur profit la dissolution de la confédération germanique, d'en exclure l'Autriche et de se rendre les maîtres d'une Allemagne unifiée, centralisée et militarisée. Ce qu'ils firent : ce fut l'affaire de Sadouwa et de quelques combats contre les Hanoviens et les Saxons.

Pour être les maîtres sur le continent, restait la France. Il fallait qu'ils se hâtassent : les projets de Napoléon III et du maréchal Niel pouvaient fournir une redoutable armée de seconde ligne. Les Prussiens ne prirent que quatre années pour faire un peuple armé de ce peuple qu'ils veulent conquérir. Ils ouvriront la guerre par un faux, le dépeçhe d'Ems, de même qu'il y a trois mois par le guet-apens contre la Serbie, le Luxembourg et la Belgique. Ils furent victorieux : la France apprit, par la perte de deux provinces, ce qu'il en coûte à un peuple de n'avoir point su ni voulu s'armer.

A présent, la Prusse avait de la matière humaine à brasser selon son cœur, une matière presque inépuisable : 30 millions de mâles. Durant quarante ans elle s'y employa. Moyennant qu'elle aurait porté au plus haut degré l'éducation militaire, qu'elle aurait acquis les engins les plus perfectionnés et les plus meurtriers, elle s'assurera la conquête du monde, supprimera la France, annexera la Belgique et la Hollande, refoulera la Russie, abaisserait l'Angleterre en lui enlevant la maîtrise de la mer.

Tout fut subordonné à ce grand dessein. Elle inonda la France et la Belgique de ses sujets, de ses espions, de ses explorateurs ; elle prodigua l'argent pour qu'ils y fissent des prosélytes et y pratiquassent des intelligences ; elle s'attaqua à l'organisme militaire, désorganisa le contre-espionnage et s'efforça à répandre le pacifisme ; elle machina les pays à envahir comme le plancher d'un théâtre de fées ; et puis, prête à bondir, elle guetta l'occasion ; elle l'a provoquée, on sait comment : l'Autriche attaque la Serbie, à cause d'un crime commis en Autriche, par des sujets autrichiens ; la Russie déclare qu'elle ne laissera point écraser un peuple slave ; l'Allemagne alors prétend soutenir l'Autriche en violant la neutralité belge et en prenant la France là où elle n'a point de défense. Mais la Belgique résiste et se fait écraser pour l'honneur du droit éternel ; la France est debout, n'ayant qu'une âme ; l'Angleterre arrive à la rescouf, et voilà quatre mois qu'on lutte.

Nous, Français, Belges, Anglais, Russes, aurons-nous le droit de vivre selon notre mode, d'acquérir et de posséder notre terre selon les lois de nos ancêtres, de penser, d'écrire, de produire selon le génie de notre race — ou bien nous et nos descendants, ceux qu'on aura épargnés, serons-nous les serfs des Allemands, taillables et corvétaires à merci, rédevenus au seigneur du produit de nos champs, de notre industrie, de notre cerveau, pliés au joug et fouaillés de la verge de fer ? Et nous tous, tous les hommes d'Europe levés contre le despote prussien, nous répondons comme ont fait nos pères : Vivre libres ou mourir !

FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française.

Chansons militaires.

LES HONNEURS DU FRONT OU BAIONNETTE AU CANON !

(Air de *Pan, pan, l'Arb...*, sonnerie militaire et Chant des zouaves.)

Pan, pan ! les gars,
Tirons bien, tirs dans l'tas !
On nous fait les honneurs du front
Pour leur taper dans l'macaron.
Allons-y fort, cré nom d'un nom !
Chargeons !... baionnette au canon !
Nous avons les honneurs du front !

V'la trop longtemps que l'barbare Guillaume
Faisait l'crâne sous sa moustache en l'air,
Et que d'sa bott', dont on sentait l'arôme
Il appuyait dur le talon de fer !
V'la trop longtemps qu'il opprime l'Alsace,
Mais un beau jour l'Europe a dit : « Assez ! »
Et pour le Droit, la Liberté, la Race,
Sur les Pruscos l'clairon nous a lancé !

Pan, pan ! les gars ! Etc.

L'Kaiser ayant dégoûté tout le monde
Nous avons eu tout d'suite de bons copains :
Russes, Anglais et Belges à la ronde
Sont avec nous pour lui coller des « pains ».
Tous les poilus ont mis dans leur caboché
Qu'c'était le moment ou jamais d'en finir,
Et qu'il fallait avoir raison du Boche
Pour assurer la paix de l'avenir.

Pan, pan, les gars ! Etc.

Zut à la mort et narguons la souffrance !
Suivons le rude exemple des aieux,
Et remplissons pour notre mère France
Le grand Devoir comme l'ont fait nos vieux.

Ceux de Pan Quatorze écrivent de l'Histoire.
Aux nobles plis des drapeaux triomphants,
Et de leur sang ils signeront la gloire
De la Patrie et de leurs régiments.

Pan, pan, les gars ! Etc.

LOUIS ALBIN,

(ancien du 3^e zouaves — 1870).

BLOC-NOTES

— Le chef de bataillon Tulpin, breveté du génie, blessé, est affecté à l'atelier-major particulier du ministre, en remplacement du capitaine

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Corps d'armée colonial.

Lieutenant GIARD, 3^e d'infanterie coloniale : s'est distingué par ses qualités militaires, son entraînement et son dévouement depuis le début de la campagne. Le 28 septembre, a été grièvement blessé en assurant dans les conditions les plus difficiles les liaisons entre le chef de corps et la ligne de feu.

Sergent-major METIVIER, 3^e d'infanterie coloniale : a fait preuve dans le commandement de sa section de très belles qualités militaires ; a été grièvement blessé.

Sergent réserviste GUITTON, 3^e d'infanterie coloniale : quoique blessé, est resté deux jours dans les tranchées sans vouloir quitter sa section.

Soldat réserviste MERCIER, 3^e d'infanterie coloniale : a montré un bel exemple en restant deux jours à la tranchée, quoique blessé.

Soldat RICHARD, 3^e d'infanterie coloniale : belle conduite au feu. A été blessé.

Captaine CHAIX, sous-lieutenants ARBE et DUCHAN, 4^e d'infanterie coloniale : blessés mortellement le 26 septembre, en faisant bravement leur devoir.

Adjudant FAUCHEUX, 4^e d'infanterie coloniale : belle attitude à la tête de sa section ; grièvement blessé au ventre.

Caporal ESCOURON, 4^e d'infanterie coloniale : belle conduite à la tête de sa section. Blessé, a néanmoins conservé son commandement.

Captaine de RAINAC, 8^e d'infanterie coloniale : commandant provisoirement le 3^e bataillon aux tranchées de première ligne, a maintenu énergiquement ses positions, repoussant une violente attaque de l'ennemi. Blessé au cours du combat.

Captaine GILLETTE, 8^e d'infanterie coloniale : mortellement blessé en faisant bravement son devoir.

Captaine LACOSTE, 8^e d'infanterie coloniale : ayant rencontré le général de division au moment où, blessé grièvement à la tête, on le rapportait sur un brancard, a trouvé la force de lui donner les renseignements les plus précis sur la situation de son bataillon, afin d'assurer l'envoi de renforts nécessaires.

Captaine SAJOT, 8^e d'infanterie coloniale : brillamment élevé, le 23 septembre, à la tête de sa compagnie, les tranchées allemandes dans lesquelles a été pris le drapeau du 69^e régiment d'infanterie allemand.

Lieutenant RAPHAEL, 8^e d'infanterie coloniale : mortellement blessé en faisant bravement son devoir.

Lieutenant LESBOUÉ, 8^e d'infanterie coloniale : grièvement blessé le 28 septembre en repoussant une attaque d'infanterie ennemie.

Lieutenant DAUCHE, 8^e d'infanterie coloniale : a donné un exemple d'énergie au combat du 26 septembre, où, ayant reçu successivement deux blessures, il n'a quitté son commandement qu'après l'engagement terminé.

Sous-lieutenant STYSKAL, 8^e d'infanterie coloniale : blessé en repoussant, à la tête de son peloton, l'attaque d'un ennemi très supérieur en nombre.

Adjudant-chef ANTONINI, 8^e d'infanterie coloniale : a élevé à la baïonnette des tranchées ennemis et fait prisonnier un fort détachement commandé par un officier.

Adjudant VINCENTI, 8^e d'infanterie coloniale : très belle attitude au combat du 26 septembre ; sérieusement blessé a voulu néanmoins conserver le commandement de sa section.

Sergent fourrier DURAIN, 8^e d'infanterie coloniale : blessé à la jambe, n'a cessé de faire transporter en arrière qu'après avoir épuisé ses munitions.

Sergent GUEDON, 8^e d'infanterie coloniale : très bel exemple d'énergie donné à sa section

en restant sur la ligne de feu malgré une blessure.

Captaine DOLFUS, 22^e d'infanterie coloniale : blessé à la tête, le 22 août, évacué et titulaire d'un congé de convalescence, a rejoint son corps, sa blessure non guérie et sans vouloir prendre son congé ; s'est distingué par son sang-froid et son intrépidité aux combats du 6 et du 15 septembre où, grâce à un tir de précision de sa section de mitrailleuses, il arrêta net l'attaque allemande en infligeant à l'ennemi des pertes considérables.

Adjudant LETONDEUR, 22^e d'infanterie coloniale : a fait preuve dans le commandement de sa section de très belles qualités militaires ; a été grièvement blessé.

Sergent réserviste GUITTON, 3^e d'infanterie coloniale : quoique blessé, est resté deux jours dans les tranchées sans vouloir quitter sa section.

Soldat réserviste MERCIER, 3^e d'infanterie coloniale : a montré un bel exemple en restant deux jours à la tranchée, quoique blessé.

Soldat RICHARD, 3^e d'infanterie coloniale : belle conduite au feu. A été blessé.

Captaine CHAIX, sous-lieutenants ARBE et DUCHAN, 4^e d'infanterie coloniale : blessés mortellement le 26 septembre, en faisant bravement leur devoir.

Adjudant FAUCHEUX, 4^e d'infanterie coloniale : belle attitude à la tête de sa section ; grièvement blessé au ventre.

Caporal ESCOURON, 4^e d'infanterie coloniale : belle conduite à la tête de sa section. Blessé, a néanmoins conservé son commandement.

Captaine de RAINAC, 8^e d'infanterie coloniale : commandant provisoirement le 3^e bataillon aux tranchées de première ligne, a maintenu énergiquement ses positions, repoussant une violente attaque de l'ennemi. Blessé au cours du combat.

Captaine GILLETTE, 8^e d'infanterie coloniale : mortellement blessé en faisant bravement son devoir.

Captaine LACOSTE, 8^e d'infanterie coloniale : ayant rencontré le général de division au moment où, blessé grièvement à la tête, on le rapportait sur un brancard, a trouvé la force de lui donner les renseignements les plus précis sur la situation de son bataillon, afin d'assurer l'envoi de renforts nécessaires.

Captaine SAJOT, 8^e d'infanterie coloniale : brillamment élevé, le 23 septembre, à la tête de sa compagnie, les tranchées allemandes dans lesquelles a été pris le drapeau du 69^e régiment d'infanterie allemand.

Lieutenant RAPHAEL, 8^e d'infanterie coloniale : mortellement blessé en faisant bravement son devoir.

Lieutenant LESBOUÉ, 8^e d'infanterie coloniale : grièvement blessé le 28 septembre en repoussant une attaque d'infanterie ennemie.

Lieutenant DAUCHE, 8^e d'infanterie coloniale : a donné un exemple d'énergie au combat du 26 septembre, où, ayant reçu successivement deux blessures, il n'a quitté son commandement qu'après l'engagement terminé.

Sous-lieutenant STYSKAL, 8^e d'infanterie coloniale : blessé en repoussant, à la tête de son peloton, l'attaque d'un ennemi très supérieur en nombre.

Adjudant-chef ANTONINI, 8^e d'infanterie coloniale : a élevé à la baïonnette des tranchées ennemis et fait prisonnier un fort détachement commandé par un officier.

Adjudant VINCENTI, 8^e d'infanterie coloniale : très belle attitude au combat du 26 septembre ; sérieusement blessé a voulu néanmoins conserver le commandement de sa section.

Sergent fourrier DURAIN, 8^e d'infanterie coloniale : blessé à la jambe, n'a cessé de faire transporter en arrière qu'après avoir épuisé ses munitions.

Sergent GUEDON, 8^e d'infanterie coloniale : très bel exemple d'énergie donné à sa section

en restant sur la ligne de feu malgré une blessure.

Captaine DOLFUS, 22^e d'infanterie coloniale : blessé à la tête, le 22 août, évacué et titulaire d'un congé de convalescence, a rejoint son corps, sa blessure non guérie et sans vouloir prendre son congé ; s'est distingué par son sang-froid et son intrépidité aux combats du 6 et du 15 septembre où, grâce à un tir de précision de sa section de mitrailleuses, il arrêta net l'attaque allemande en infligeant à l'ennemi des pertes considérables.

Adjudant LETONDEUR, 22^e d'infanterie coloniale : a fait preuve dans le commandement de sa section jusqu'à ce qu'il soit remplacé.

Adjudant LORENZI, 22^e d'infanterie coloniale : belle conduite à la tête de sa section. A fait de nombreux prisonniers.

Sergent réserviste MAURIN, 22^e d'infanterie coloniale : isolé avec sa section, s'est emparé de plusieurs tranchées ennemis, a repoussé une contre-attaque et ne s'est retiré qu'après avoir brûlé ses dernières cartouches.

Captaine AGAMEMNON, 24^e d'infanterie coloniale : a brillamment élevé, le 26 septembre, à la tête de sa compagnie, les tranchées allemandes dans lesquelles a été pris le drapeau du 69^e régiment d'infanterie allemand.

Captaine CASSON-BARBE, artillerie de corps : s'est distingué par son calme et son sang-froid le 26 septembre, où il a été blessé.

Lieutenant-colonel HUSSON, artillerie divisionnaire 2^e : a donné à ses batteries un admirable exemple de stoïcisme en restant malgré trois blessures successives à son poste de commandement et n'a consenti à se laisser emmener que lorsque la perte de sang causée par ses blessures ne lui laissa pas assez de forces pour se tenir debout.

Caporal infirmier DUPUY, 25^e d'infanterie coloniale : a fait preuve d'un grand courage en pansant des blessés sous le feu. A été contusionné par un obus et a continué son service.

Aviation.

Médecin-major REYMOND, détaché comme observateur en aéroplane : a exécuté, avec une grande bravoure de nombreuses reconnaissances aériennes des plus audacieuses. S'est chargé le 21 octobre d'une reconnaissance extrêmement périlleuse, qu'il n'a pu accompagner avec fruit qu'en descendant au-dessous de nuages très bas, exposé au feu très violent d'infanterie et d'artillerie. A fait preuve en cette circonstance d'un véritable hérosme. Obligé d'atterrir à 50 mètres des lignes allemandes, a été blessé grièvement, n'a pu être relevé qu'à la nuit, et malgré son extrême faiblesse a trouvé l'énergie de faire un compte-rendu très précis de sa reconnaissance. Est mort le lendemain des suites de sa blessure.

Sous-lieutenant d'infanterie CLAMADIEU, pilote d'escadrille : a pris part le 21 octobre à une reconnaissance aérienne extrêmement périlleuse ; n'a pas hésité, pour rendre la reconnaissance fructueuse, à descendre au-dessous des nuages très bas, au milieu de feux très violents d'infanterie et d'artillerie. Obligé d'atterrir à 50 mètres des lignes allemandes, a été tué de plusieurs balles, victime des plus brillantes pendant les combats du 7 au 10 septembre au cours desquels les unités qu'ils commandaient, placées sur un des points les plus attaqués, ont constamment repoussé et contre-attaqué l'ennemi en lui infligeant des pertes considérables.

Colonel DESCOINGS, commandant la 2^e division d'infanterie : colonel JACQUOT, commandant la 47^e brigade d'infanterie ; lieutenant-colonel ROYÉ, commandant le 107^e rég. d'infanterie ; chef de bataillon LARRIEU, commandant le 326^e rég. d'infanterie : ont fait preuve des qualités les plus brillantes pendant les combats du 7 au 10 septembre au cours desquels les unités qu'ils commandaient, placées sur un des points les plus attaqués, ont constamment repoussé et contre-attaqué l'ennemi en lui infligeant des pertes considérables.

Colonel DUBOIS, 48^e d'infanterie : a brillamment conduit son régiment, puis exercé le commandement d'une brigade, depuis le 26 septembre, s'est particulièrement distingué au combat du 31 août. A été atteint le 10 sep-

tembre, ont traversé les lignes ennemis avec quelques chasseurs du 15^e bataillon pour aller placer en arrière des postes allemands une mine qui, quelques jours plus tard, a fait sauter un train.

Chef de bataillon ROUSSEAU, lieutenant JACQUOT ; sous-lieutenant CHAMPARNAUD ; sergents FLAYEUX et VASSELIER ; soldat MOUGEL, 15^e d'infanterie : se sont distingués par leur brillant courage le 29 septembre.

Caporal NURDIN, 15^e bataillon de chasseurs : ayant regagné la mission de recueillir sept de ses camarades blessés, s'est sacrifié pour chercher à assurer leur enlèvement, faisant le coup de feu jusqu'au dernier moment.

Soldat PICARD, 5^e bataillon de chasseurs : a assommé d'un coup de crosse un fantassin allemand qui mettait son lieutenant en joue.

Adjudants CUSENNE et BOISSEAU, 326^e d'infanterie : excellents sous-officiers, commandant sa section d'une façon remarquable. A arrêté les progrès de l'ennemi à leur poste les 23 et 26 août. A pris, depuis, le commandement du 3^e bataillon, l'œuvre convenable. A participé brillamment à la lutte livrée du 8 au 11 septembre.

Sous-lieutenant de réserve GROS, 326^e d'infanterie : belle conduite au feu. Au cours d'un combat, est resté dans les tranchées avec sa section malgré des pertes. Connaissant cette situation, a employé toute son énergie pour maintenir à leur poste les vivants.

Adjudant DUTOURNIER, 326^e d'infanterie : excellent sous-officier, commandant sa section d'une façon remarquable. A arrêté les progrès de l'ennemi à leur poste les 23 et 26 août. A pris, depuis, le commandement du 3^e bataillon, l'œuvre convenable. A participé brillamment à la lutte livrée du 8 au 11 septembre.

Captaine NOURRISON, 108^e rég. d'infanterie : conduite héroïque au combat du 8 septembre. A arrêté les progrès de l'ennemi à force de courage et d'énergie : s'est entièrement sacrifié avec sa compagnie. Blessé une première fois, a donné l'exemple du plus admirable sang-froid en rentrant au feu et y maintenant sa compagnie.

Captaine BOURAND, 103^e rég. d'infanterie : a dirigé sa compagnie avec méthode et calme et un sang-froid remarquable, ses quatre chefs de section blessés ; a rapidement réorganisé son unité sous une pluie de balles.

Captaine POMMERET, 31^e d'infanterie : a été blessé au combat le 8 septembre 1914.

Captaine MASCHAT, 31^e d'infanterie : a brillamment commandé sa batterie dans les différents combats depuis le commencement de la campagne jusqu'au 8 septembre où il a été blessé.

Sous-lieutenant CASTEN, 34^e d'artillerie : a été blessé au combat le 8 septembre 1914.

Adjudant CAVARD, 31^e d'artillerie : a fait preuve de courage et sang-froid au cours d'un combat le 28 août, a été blessé d'une balle à la cuisse droite, est resté à son poste pendant une heure malgré sa blessure.

Maréchal des logis REBEYROL, 31^e d'artillerie : a fait preuve de sang-froid dans le commandement d'une pièce détachée aux avant-postes, a été blessé depuis en accomplissant une autre mission très périlleuse.

Maréchal des logis PRADIER, 34^e d'artillerie : sous-officier ancien et d'un dévouement remarquable. C'est le type du sous-officier parfait. La pièce qui précédait la sienne ayant été pulvérisée par un obus explosif de 14, s'est arrêté pour recueillir les blessés et vérifier les morts, pendant que les projectiles continuaient à éclater à côté de lui. Blessé à l'épaule.

Maréchal des logis ALEXANDRE, 34^e d'artillerie : a eu le bras cassé par une balle au combat du 28 août 1914, en allant sous le feu de l'artillerie ennemie chercher des renseignements auprès du commandant de groupe. A continué sa mission malgré sa blessure et n'a pas porté vers l'arrière qu'une fois sa mission remplie.

Capitaine MAREUF, 107^e d'infanterie : a fait preuve de beaucoup de sang-froid et de courage dans le combat de nuit du 8 au 9 septembre. A fait 9 prisonniers dont un officier.

Capitaine COLLIN, 107^e d'infanterie : a fait preuve du plus grand sang-froid et de beaucoup de courage dans le combat de nuit du 8 au 9 septembre. A fait 9 prisonniers dont un officier.

Capitaine PLANCHARD de CUSSAC, 138^e d'infanterie : belle conduite au feu depuis le début des hostilités, en particulier au combat du 9 septembre ; a, par ses dispositions judicieuses et par son énergie, contribué à augmenter le trouble dans la fraction ennemie battant en retraite et s'est maintenu sur sa position malgré un feu très violent d'artillerie qui l'a blessé ainsi qu'un de ses officiers.

Capitaine MOLLIE, 138^e d'infanterie : belle conduite au feu depuis le début des hostilités. Au combat du 31 août, s'est particulièrement distingué en menant sa compagnie au combat et l'a maintenue sous les feux très violents d'artillerie et d'infanterie

gnio jusqu'à 15 mètres des retranchements ennemis pour déposer une gaine de 25 pétards et les faire détonner.

Lieutenant DESGEANS, compagnie divisionnaire du génie : a eu sous le feu, au cours de l'attaque de nuit menée par l'infanterie, une très belle attitude, a entraîné un détachement de sapeurs volontaires en vue de détruire à la mélinite une section de mitrailleuses ennemis. A été blessé.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de chevalier.

Lieutenant CHAVERONDIER, 23^e dragons : a couvert, avec une quinzaine de gradés et de cavaliers, parmi lesquels plusieurs blessés, le ralliement de son escadron sous le feu le plus vif. Au cours de sa retraite, a attaqué un peloton de uhlans, qui a pris la fuite, laissant douze tués, dont l'officier, sur le terrain ; a ramené son détachement en bon ordre, malgré la difficulté de la situation.

Lieutenant DEZAUTIERE, 2^e dragons. Capitaine LARMOYER, 9^e cuirassiers : chargé, le 20 août dernier, d'assurer avec son escadron la protection de la division sur son flanc droit, et accueilli par une fusillade très vive, est resté, grâce à son énergie et à son sang-froid, sur la position qui lui avait été assignée ; a assuré l'exécution complète de la mission qui lui avait été confiée.

Lieutenant THIEBAUT, 2^e cuirassiers. Capitaine d'ABZAC, 17^e régiment de chasseurs : a exécuté le 12 et le 23 août une opération de découverte particulièrement réussie.

Capitaine PAGES, 13^e hussards. Lieutenant COURLET DE VREGILLE, 11^e dragons : faisant avec son peloton l'avant-garde d'une patrouille, fut accueilli par une violente fusillade. Ayant eu son cheval tué et atteint lui-même d'une balle à la cuisse, fit preuve du plus grand sang-froid pour échapper à l'ennemi. Malgré sa blessure, a toujours conservé le commandement de son peloton. S'était déjà signalé en surprenant une patrouille allemande, dont il tua le chef et ramena le cheval.

Capitaine FONTAINE, 6^e hussards. Capitaine WEMAERE, instructeur à l'école d'application de cavalerie. Détaché à l'état-major d'une armée : dans la nuit du 2 septembre, se trouvant dans une localité au moment où la cavalerie allemande y pénétrait, a immédiatement organisé la défense avec des territoriaux et a tenu pendant deux heures sous le feu de tirailleurs, de mitrailleuses et même de canons installés à 200 mètres.

Lieutenant GILBERT, 2^e cuirassiers. Capitaine NOUVEL, 12^e hussards : a fait preuve de beaucoup d'énergie au combat, où il a reçu trois blessures en commandant son escadron au combat à pied.

Capitaine MARCOTTE DE SAINTE-MARIE, 12^e cuirassiers.

Capitaine CHANOINE, 9^e chasseurs : brillante conduite au combat du 10 septembre. A rapporté d'une reconnaissance personnelle des renseignements très importants dont la connaissance par le commandement a déterminé le recul de l'ennemi.

Capitaine OUY, 21^e dragons.

Lieutenant HOUDEMON, état-major de la 53^e division de réserve : a fait preuve de belles qualités militaires et d'une grande bravoure au cours de la campagne. Blessé grièvement le 20 septembre au poste de commandement du général commandant la division.

Capitaine BUREAU, 11^e hussards.

Lieutenant DUSEIGNEUR, 16^e dragons : lancé en pointe devant son escadron, dans un chemin creux et boisé, a été assailli par une grêle de balles ; s'est montré héroïque en poussant de l'avant et en continuant sa mission ; a été chercher et a envoyé le renseignement, objet de la reconnaissance confiée à l'escadron.

Capitaine HAENTJENS (école de Saumur). Capitaine du PERIER DE LARSEN, 10^e hussards : a montré la décision la plus heureuse en bousculant, le 22 août 1914, avec son peloton, à l'arme blanche un escadron ennemi, déployé à pied en tirailleurs et

avec le plus grand sang-froid en ralliant son peloton sous un feu violent, sans perdre des prises en chevaux. A fait preuve du plus grand courage et de l'entrain le plus vigoureux le 26 août.

Capitaine de HEINE, 2^e chasseurs d'Afrique. Sous-lieutenant COURTOIS, 17^e dragons : a été grièvement blessé en exécutant une reconnaissance.

Capitaine WEST, 9^e cuirassiers.

Lieutenant de LESCURE, 3^e hussards : a brillamment conduit une reconnaissance ; s'est glissé entre deux colonnes allemandes, d'où il put les observer tout à son aise et recueillir les renseignements les plus précieux. Ayant été éventé et sur le point d'être fait prisonnier, a abandonné ses chevaux. S'est glissé la nuit dans un pays occupé par les troupes allemandes et est parvenu avec ses hommes dans les avant-postes français.

Chef d'escadrons GASSER, 32^e dragons.

Lieutenant LOGELIN, 4^e hussards : a fait preuve de la plus audacieuse activité, en même temps que de beaucoup de sang-froid et d'un esprit de ressources qui lui ont permis de renseigner le commandement d'une façon précise, malgré tous les dangers dont il était entouré.

Lieutenant LAVIGNE, 1^e division de cavalerie : a fait preuve de la plus grande énergie et d'un esprit de décision remarquable en organisant la défense de son convoi. N'a pas hésité à porter en avant les cavaliers démontés du convoi et, par son exemple, les a entraînés à l'attaque de l'infanterie allemande, ce qui permit de dégager les voitures.

Capitaine URZEL, 12^e légion de gendarmerie.

Capitaine GELLIE, 21^e d'artillerie : a assisté avec sa batterie à tous les combats auxquels a pris part la 62^e division de réserve.

Chef d'escadrons GONZALES, chef d'état-major de la 29^e division : a, dans des conditions critiques fait preuve de sang-froid et de courage en assurant la préparation des ordres et proposant les mesures que nécessitait la situation ; a, en particulier, le 20 août, pris de sa propre initiative et en l'absence du général appelé auprès du commandant du corps d'armée, les dispositions nécessaires dans un mouvement de repli.

Capitaine DELBOS, 51^e d'artillerie : le 20 septembre, a maintenu sa batterie toute la journée sous un feu très violent qui a fait subir des pertes très sensibles à cette batterie. N'a cessé de commander avec calme.

Capitaine TOUZINEAU, 52^e d'artillerie : officier d'artillerie des plus complets, s'est fait remarquer par sa bravoure dans tous les combats auxquels il a pris part.

Capitaine BIRAUD, 20^e d'artillerie (chef d'escadron à titre temporaire au 33^e régiment d'artillerie) : a fait preuve, au combat du 25 octobre 1914, de sang-froid, de coup-d'œil et de réelles connaissances techniques en arrivant, sans faire éprouver des pertes à son personnel, à installer, à moins de 800 mètres d'une maison garnie de mitrailleuses ennemis qui depuis la matinée arrêtaient la progression du 114^e régiment d'infanterie, deux batteries qui ont en quelques minutes éteint le feu des mitrailleuses.

Capitaine DUPONT, état-major de l'artillerie du 1^e corps d'armée : remarquable par son énergie, son calme et sa brillante conduite au feu.

Capitaine HAUSER, état-major de l'artillerie du 20^e corps d'armée : remplit avec le plus grand dévouement et une compétence absolument qualifiée les fonctions de son grade à l'état-major du commandement de l'artillerie du 20^e corps d'armée.

Capitaine CORNU, parc d'artillerie du 1^e corps d'armée : excellent officier qui assure d'une façon parfaite et avec un zèle inlassable le service du rayaillement en munitions.

Capitaine LACHEVRE, 22^e d'artillerie, commandant le 2^e groupe A. D. 53 : a, grâce à une habile occupation du terrain et à des travaux de protection remarquablement organisés, réduit dans des proportions considérables les pertes de son groupe qu'il a maintenu sous le feu pendant près de trois semaines dans le courant de septembre sur la même position, assurant d'une façon remarquable la liaison avec les corps d'infanterie.

Chef d'escadron JULLIEN, 60^e d'artillerie : a obtenu de son groupe, par son autorité personnelle, des résultats remarquables. Le 11 septembre a déterminé la retraite de l'ennemi et a aidé puissamment la progression

de notre infanterie en prenant lui-même le commandement d'une batterie. A commencé par réduire deux batteries au silence, a démolie la troisième dont deux canons et quatre caissons sont restés entre nos mains.

Capitaine KUHNAST, 37^e d'artillerie.

Capitaine CALLIES, 19^e d'artillerie : a fait preuve du plus grand sang-froid pendant un combat particulièrement meurtrier. Appelé à prendre le commandement de son groupe, après la mise hors de combat du chef d'escadron et des deux autres capitaines, a donné des ordres très précis et très complets qui ont permis d'assurer le repli de son groupe en bon ordre.

Capitaine DUMAS, parc d'artillerie du 13^e corps d'armée.

Capitaine NAVEL, état-major du 20^e corps d'armée : d'un zèle à toute épreuve ; a rendu les plus grands services à l'état-major du 20^e corps.

Capitaine ROLLAT, 26^e d'artillerie.

Capitaine de ROQUEMAUREL, état-major du 17^e corps d'armée : officier d'élite, toujours sur la brèche, se dépensant sans compter ; dirige avec une compétence remarquable le 2^e bureau de l'état-major.

Capitaine GAUTIER, 59^e d'artillerie.

Capitaine MENU, 45^e d'artillerie.

Capitaine de GEOFFRE de CHABRIGNAC, 34^e d'artillerie : a montré un sang-froid remarquable dans les différents combats où sa batterie a été engagée. A été blessé.

Capitaine MARCHAND, 45^e d'artillerie.

Capitaine MARTINET, 41^e d'artillerie : a montré la plus grande énergie dans tous les engagements, notamment le 18 septembre où, blessé à la tête, il est resté à son poste et a continué à commander sa batterie.

Capitaine LANGLOIS, 31^e d'artillerie.

Capitaine MAGNIEN, 4^e d'artillerie : belle conduite au combat du 15 août 1914.

Capitaine LESPAGNOL, 5^e d'artillerie à pied.

Capitaine ESCOT, 53^e d'artillerie : très belle conduite au feu ; a occupé pendant plusieurs jours un poste d'observation particulièrement périlleux. A pu, de ce poste, grâce à la ténacité et à la froide bravoure dont il a fait preuve, diriger efficacement le tir de sa batterie au profit de la troupe d'infanterie qu'il appuyait.

Capitaine ROCHE, 32^e d'artillerie.

Capitaine LELORRAIN, 59^e d'artillerie : d'une grande bravoure, plein d'entrain, aimé de sa batterie à laquelle il sait communiquer son ardeur. Au combat du 14 septembre 1914, a soutenu sa batterie dans un ordre parfait, pendant plus de cinq heures, sans cesser son tir sous le feu d'une batterie d'obusiers non réperçus.

Capitaine DE PEYRONNET, parc d'artillerie du 9^e corps.

Capitaine BLAISE, 40^e d'artillerie, observateur à la 3^e armée : a accompli de nombreuses reconnaissances sous le feu ennemi ; poursuivi par des avions ennemis, les a écartés en ouvrant le feu sur eux. A rapporté de nombreux renseignements importants.

Capitaine GUYOT-SIONNEST, 50^e d'artillerie.

Capitaine MORISSON, 41^e d'artillerie, observateur : le 27 septembre, commence à observer en aéroplane et réussit parfaitement. Le 8 octobre, a fait preuve d'une ténacité, d'une énergie et d'une bravoure remarquables en venant à bout des plus grandes difficultés après avoir couru les plus grands dangers et en parvenant, malgré tout, à remplir jusqu'au bout la mission qui lui avait été confiée. Se dévoue entièrement à sa tâche et rend les plus grands services pour la préparation des attaques.

Capitaine BOUTIN, parc d'artillerie du 12^e corps d'armée.

Capitaine PONZ, 2^e d'artillerie lourde : belle tenue au feu. Blessé le 8 septembre, a maintenu l'ordre dans sa batterie qui venait de perdre d'un seul coup son capitaine, un lieutenant et plusieurs servants. A assuré le passage du commandement avec calme avant de se laisser conduire à l'ambulance.

Capitaine REOURA, parc d'artillerie du 14^e corps.

Capitaine POMMERET, 34^e d'artillerie : brillante conduite dans tous les combats auxquels il a pris part. A été blessé le 8 septembre.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.